

12

# LE CAUCASE ILLUSTRÉ



G. TRAIKONT

RÉDACTEUR EN CHEF: J. MOURIER

TIFLIS

IMPRIMERIE MNATZAKAN MARTIROSIANTZ  
MICHAILOVSKY PROSPECT

*Les manuscrits, dessins, photographies déposés ne sont pas rendus. Les droits de reproduction des gravures et de traduction des articles publiés par LE CAUCASE ILLUSTRÉ sont expressément réservés*



MAGASIN ANGLAIS

# GAMBRILL & WILLIAMS

28, Grande Morskaïa, 28

*St-Petersbourg*

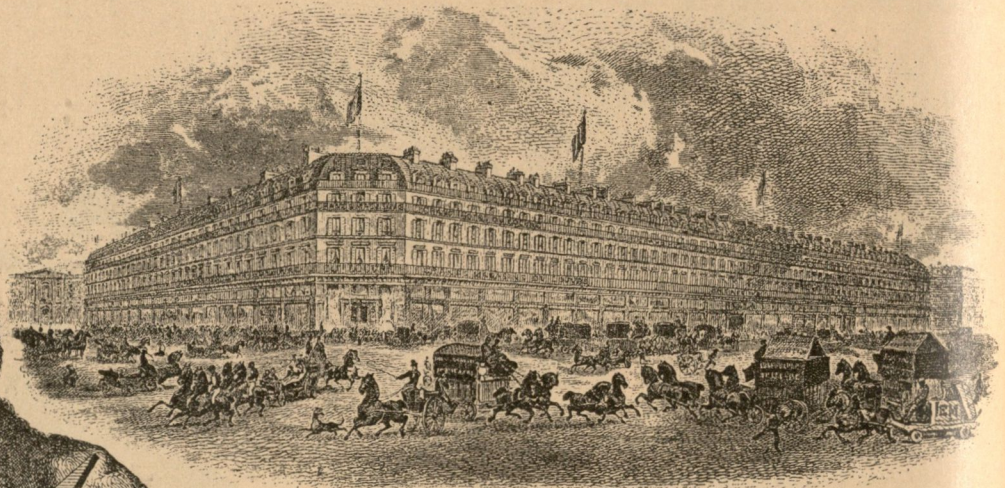
CONFECTIONS  
pour dames,  
PRÊTES et SUR COMMANDE  
PARFUMERIE  
ANGLAISE ET FRANÇAISE  
PAPETERIE  
CHEMISES  
TROUSSEAUX

TAILLEUR ANGLAIS  
pour hommes et pour dames

ACCESSOIRES POUR LAWN-TENNIS

ÉTOFFES DE LAINE  
châles  
PLAIDS  
MOUCHOIRS de POCHE  
BONNETERIE  
*Gants anglais*  
LINGERIE

Catalogue et échantillons envoyés franco sur demande



POUR LES COMMANDES A FAIRE AUX  
**GRANDS MAGASINS DU LOUVRE**  
DE PARIS

S'adresser à

**M. MAURICE HESSE**

„A LA VILLE DE LYON“

Seul représentant des **GRANDS MAGASINS DU LOUVRE** de Paris  
22, Perspective Nevsky, 22

**SAINT-PETERSBOURG**

GRANDS MAGASINS  
DU  
**LOUVRE**

les plus vastes du Monde

*Paris*

# LE CAUCASE ILLUSTRÉ

RÉDACTEUR EN CHEF: J. MOURIER

№ 8

1899-1900



Arménienne de Chémakha



## Les bains persans de Tiflis, en 1858

Nous arrivons à la porte des bains. Nous étions attendus: dès le matin, le baron Finot, consul de France, avait fait prévenir que l'on nous gardât *un cabinet*. Un Persan, à bonnet pointu nous fit suivre une galerie suspendue sur un précipice, et traverser une salle pleine de baigneurs. Du moins à ce qu'il me parut au premier abord, mais en regardant mieux je m'aperçus que je faisais erreur. C'était une salle pleine de baigneuses.

— „J'ai choisi le mardi, jour des femmes, dit Finot; quand on fait une surprise à ses amis il faut la leur faire complète“.

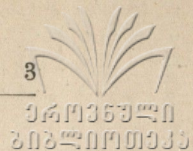
En effet, la surprise y était, non pas pour ces dames, qui ne paraissaient pas surprises du tout, mais pour nous.

Je vis avec une certaine humiliation que notre passage au milieu d'elles ne les préoccupait pas le moins du monde; deux ou trois, par malheur c'étaient les vieilles et les laides, déplacèrent la serviette, que l'on donne en entrant au bain à tout baigneur, de l'endroit où elle était, pour se couvrir le visage. Je dois dire que celles-là me firent l'effet d'affreuses sorcières. Il y avait bien dans cette salle commune une cinquantaine de femmes en chemise, debout ou assises, s'habillant ou se déshabillant; tout cela noyé dans une vapeur pareille à ce nuage qui empêchait Enée de reconnaître sa mère. Au reste, si notre nuage nous cachait des Vénus, elles étaient bien cachées. Il eût été imprudent de s'arrêter, d'ailleurs je n'en avais aucun désir. Notre porte était ouverte, notre homme au bonnet pointu nous sollicitait d'entrer. Nous entrâmes. Notre appartement se composait de deux chambres: la première à trois lits assez grands pour qu'on pût s'y coucher à six; la seconde... Nous entrâmes tout à l'heure dans la seconde. Cette première chambre est le vestibule du bain. On s'y déshabille avant d'y entrer, on s'y couche en en sortant, et l'on s'y rhabille au moment de s'en aller. Nous étions magnifiquement éclairés par six bougies posées sur un grand candélabre de bois dont le pied posait à terre. Nous nous déshabillâmes, et munis de nos serviettes pour nous en cacher le visage, sans doute, s'il passait des femmes, nous entrâmes dans le bain. J'avoue que je fus obligé d'en sortir immédiatement, mes poumons étaient impuissants à respirer cette vapeur. Je dus les y habituer peu à peu en laissant la porte du vestibule entr'ouverte et en me faisant une atmosphère mixte des deux atmosphères. L'intérieur du bain était d'une simplicité biblique: il était tout en pierre, sans aucun revêtement, avec trois cuves de pierre carrée chauffées à différents degrés, ou plutôt recevant des eaux naturellement chauffées à trois températures différentes. Trois lits en bois attendaient les baigneurs. Les grands amateurs vont directement à la cuve chauffée à quarante degrés et s'y plongent bravement. Les amateurs médiocres vont à celle chauffée à trente-cinq. Les novices, enfin, se plongent timidement et honteusement dans celle chauffée à trente. Puis successivement, de celle chauffée à trente ils passent à celle à trente-cinq, et de celle à trente-cinq à celle à quarante. De cette manière ils s'aperçoivent à peine de la progression. Je m'acheminai vers les trente degrés et y descendis timidement. Puis, progressivement et sans trop de douleur je passai aux trente-cinq et aux quarante. C'était à ma sortie des quarante que les baigneurs s'emparèrent de moi, au moment où je m'y attendais le moins. Je voulus me défendre.

— „Laissez-vous faire, me cria Finot, ou ils vous casseront quelque chose“.

Si j'avais pu savoir ce qu'ils me casseraient, peut-être me serais-je défendu, mais dans l'ignorance de ce qu'ils pouvaient me casser, je me laissai faire.

Mes deux exécuteurs me couchèrent sur un des lits en bois, en ayant soin de me passer un tampon mouillé sous la tête, et me firent allonger les jambes l'une contre l'autre et les bras le long du corps. Alors chacun me prit un bras et commença de m'en faire craquer les articulations. Le craquement commença aux épaules et finit aux dernières phalanges des doigts. Puis des bras ils passèrent aux jambes. Quand les jambes eurent craqué, ce fut le tour de la nuque, puis des vertèbres du dos, puis des reins. Cet exercice, qui semblait devoir amener une dislocation complète, se faisait tout natu-



rellement, non seulement sans douleur, mais même avec une certaine volupté. Mes articulations, qui n'ont jamais dit un mot, semblaient avoir craqué toute leur vie. Il me semblait qu'on aurait pu me plier comme une serviette, et me placer entre les deux planches d'une armoire, et que je ne me serais pas plaint. Cette première partie du massage terminée, mes deux baigneurs me retournèrent, et tandis que l'un me tirait les bras de toute sa force, l'autre se mit à me danser sur le dos, laissant de temps en temps glisser sur mon rable,—ma foi, je ne trouve pas d'autre expression,—ses pieds qui retombaient avec bruit sur la planche. Cet homme, qui pouvait peser cent vingt livres, chose étrange, me paraissait léger comme un papillon. Il remontait sur mon dos, il en descendait, il y remontait, et tout cela formait une chaîne de sensations qui menaient à un incroyable bien-être. Je respirais comme je n'avais jamais respiré; mes muscles, au lieu d'être fatigués, avaient acquis ou semblaient avoir acquis une incroyable énergie: j'aurais parié lever le Caucase à bras tendus. Alors mes deux baigneurs se mirent à me claquer du plat de la main les reins, les épaules, les flancs, les cuisses et les mollets. J'étais devenu une espèce d'instrument dont ils jouaient un air, et cet air me paraissait bien autrement agréable que tous les airs de *Guillaume Tell* et de *Robert le Diable*. D'ailleurs, cet air avait un grand avantage sur ceux des deux estimables opéras que je viens de citer; c'est que moi, qui n'ai jamais pu chanter un couplet de Malborough sans détonner dix fois, je suivais leur air en battant la mesure avec ma tête et sans m'écarter un instant du ton. J'étais exactement dans l'état de l'homme qui rêve, qui est assez éveillé pour savoir qu'il rêve, mais qui, trouvant son rêve agréable, fait tous ses efforts pour ne pas se réveiller tout à fait. Enfin, à mon grand regret, l'affaire du massage fut terminée, et l'on passa à la dernière période, à celle du savonnage. Un des deux hommes me prit par-dessous les bras et m'assit sur mon derrière, comme fait Arlequin à Pierrot quand il croit l'avoir tué. Pendant ce temps, l'autre chaussait sa main d'un gant de crin et me frottait tout le corps, tandis que le premier, puisant de pleins seaux d'eau dans la cuve à quarante degrés, me les jetait à toute volée par les reins et sur la nuque. Tout à coup l'homme au gant, trouvant que l'eau ordinaire ne suffisait plus, prit un sac, je vis aussitôt ce sac s'enfler et suer une mousse savonneuse dans laquelle je me trouvai enseveli. A part les yeux qui me piquèrent un peu, je n'ai jamais éprouvé plus douce sensation que celle produite par cette mousse me ruisselant sur le corps, tiède et blanche comme du lait, légère et fluide comme de l'air. Je me laissai conduire au bassin, où je descendis avec une attraction aussi irrésistible que s'il eût été peuplé des nymphes qui enlevèrent Hylas.

On en avait fait autant à chacun de mes compagnons, mais je ne m'étais occupé que de moi. Ce ne fut que dans la cuve que je semblai me réveiller et que je me remis, non sans quelque répugnance, en contact avec les objets extérieurs. Nous restâmes cinq minutes à peu près dans les cuves, et nous sortîmes.

De longs draps parfaitement blancs avaient été étendus sur les lits du vestibule, dont l'air froid nous saisit d'abord, mais pour nous donner une nouvelle sensation de bien-être. Nous nous couchâmes sur ces lits, et l'on nous apporta des pipés.

Je comprends que l'on fume en Orient, là où le tabac est un parfum, là où la fumée passe à travers une eau embaumée et à travers de tuyaux d'ambre; mais notre caporal dans une pipe de terre, mais notre faux cigare de la Havane qui vient d'Alger ou de Belgique et que l'on chique au moins autant qu'on le fume, pouah!

Nous eûmes le choix entre le khalian, le chibouk et le houka, et chacun à sa fantaisie se fit Turc, Persan ou Hindou.

Alors, pour que rien ne manquât à la soirée, un des baigneurs prit une espèce de guitare à un pied, tournant sur ce pied, de sorte que ce sont les cordes qui cherchent l'archet et non l'archet qui cherche les cordes, et il se mit à jouer un air plaintif servant d'accompagnement à des vers de Saadi. Cette mélodie nous berça si bien et si doucement que nos yeux se fermèrent, que le khalian, le chibouk et le houka nous échappèrent des mains et, ma foi, que nous nous endormîmes.



## La dispute

Chath-Abrouz\*, un matin, s'éveilla dans la brume;  
Il était d'humeur sombre, ayant très mal dormi;  
Il apostropha donc d'un ton plein d'amertume  
Le mont Kazbek, son vieil ami.

— „Ah! dit-il, quelle faute as-tu faite, mon frère,  
De te soumettre à l'homme et d'accepter sa loi,  
Quand dans la liberté tu pouvais, au contraire,  
Vivre loin de lui comme moi!

Il fera pâturer ses bœufs dans les vallées,  
Tressaillir tes échos aux accents de son cor,  
Et dans tes profondeurs par la sonde ébranlées  
Il descendra chercher de l'or.

Il bâtira ses tours sur ta plus haute cime,  
S'ouvrira dans tes rocs un chemin inconnu;  
Et foulera ton front où, dans son vol sublime,  
L'aigle seul était parvenu.

Prends garde! tout se peut dans le siècle où nous sommes;  
Tu te trouveras pris un jour en t'éveillant.  
J'ai déjà vu venir tant de chevaux et d'hommes  
Par la route de l'Orient!“

— „L'Orient! dit Kazbek en secouant sa tête;  
D'un fantôme tu fais un épouvantement.  
De lui je ne crains rien: sur sa couche muette  
L'homme y dort trop profondément.

La Perse, dont la main jadis donnait des chaînes  
Sous des berceaux de fleurs, dans un air attiédi,  
En écoutant couler l'onde de ses fontaines,  
Chante les vers de Saadi.

Byzance, en qui longtemps Rome vécut encore,  
Oubliant les exploits par ses princes rêvés,  
Aujourd'hui sur les flots transparents du Bosphore  
Berce ses sultans énervés.

Immobile, muette, au bord du Nil assise,  
L'Egypte, du regard suivant son flot béni,  
Comme le sphinx qui veille au tombeau de Cambyse,  
Semble être changée en granit.

L'Arabe voyageur, dans sa course inconstante,  
Sans tourner vers Grenade un regard envieux,  
A l'étoile du soir, en dépliant sa tente,  
Dit les hauts faits de ses aïeux.

Jérusalem, pleurant sur son saint mausolée,  
Voit, veuve des chrétiens vaincus par Soliman,

Décroître chaque jour, sur sa plaine brûlée,  
L'ombre du pouvoir musulman.

Tout ce que mon œil voit, si loin qu'il puisse atteindre,  
Désireux du repos, au sommeil souriant,  
Se couche pour toujours. Je n'ai donc rien à craindre  
Du paralytique Orient.“

— „D'avance, mon ami, ne chante pas victoire,“  
D'une moqueuse voix répondit le vieillard.  
„Ne vois-tu pas grandir comme une ligne noire...  
Au nord, là-bas, dans le brouillard?“—

Le Kazbek se tourna vers l'horizon polaire;  
Il y vit s'agiter, de son regard perçant,  
D'hommes et de chevaux comme une fourmilière,  
Avec un bruit toujours croissant.

Du Danube à l'Oural ce n'était que poussières,  
S'élevant sous les pas des rouges cavaliers,  
Que bataillons suivant le courant des rivières,  
Froissements de fers et d'aciers.

Des drapeaux précédaient la colonne géante;  
Puis venaient les tambours aux roulements confus,  
Puis les canons de bronze à la gueule béante.  
Galopant sur leurs lourds affûts.

Puis enfin s'avançait, au milieu des fumées,  
Des sabres reflétant le rayon augural,  
Des fusils reluisants, des mèches allumées,  
Yermoloff le vieux général.

Et tous ces forts guerriers qu'en chemin rien n'arrête,  
Pareils au tourbillon orange et bruyant  
Que pousse devant lui le vent de la tempête,  
Marchaient du nord à l'orient.

Kazbek, épouvanté de la vision sombre,  
Le matin, aussitôt que le soleil eût lui,  
Se mit à les compter voulant savoir leur nombre;  
Mais autant eût valu pour lui

Essayer de compter les atomes de poudre  
Que chasse le simoun au désert libyen,  
Ou, quand ils sont battus de l'aile de la foudre,  
Les flots du vieux lac Caspien.

Alors il murmura:—„Que le ciel me protège!“  
Jeta sur le Caucase un regard attristé,  
Et tirant sur ses yeux son *bachelik* de neige,  
S'endormit pour l'éternité.

Alexandre Dumas  
d'après Lermontoff

\* Un des plus hauts sommets de la chaîne du Caucase, aux confins du Daghestan.

## La reine Thamar

Datant de la fin du XII<sup>ème</sup> siècle, l'église de Béthanie est à quelques verstes de Codjori, sur les terres de feu le baron Nicolaï. Elle est enfouie sous une épaisse végétation et cachée dans une petite vallée difficilement accessible. Le prince Gagarine et Grimm ont eu l'honneur de découvrir en 1851 les fresques qui décorent l'abside. La peinture murale la plus intéressante de cette église, qui était un chef-d'œuvre d'architecture et de sculpture, représente quatre portraits en pied, de trois mètres de haut: la reine Thamar, son père le roi Ghiorghi, son fils Ghiorghi Lacha c'est-à-dire le beau, et S<sup>t</sup> Georges.

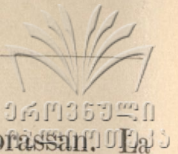


Peinture murale de l'église de Béthanie—Dessin du prince Gagarine

Toutes les Thamar qui ont été dessinées, gravées et reproduites jusqu'à présent sont de pure fantaisie. La lithographie en couleur du prince Gagarine, dont nous donnons le fac-similé en noir, est le seul portrait à peu près authentique de la reine. Ermakoff et moi avons photographié, avec une peine infinie, ce qui restait, en 1885, de visible sur les murs de Béthanie. Ces peintures n'ont sans doute ni relief, ni correction de dessin, mais elles ont un grand intérêt historique parce qu'elles représentent

les héros d'une ère glorieuse et qu'elles ont été peintes à une époque presque contemporaine où l'on ne pouvait se tromper sur la ressemblance et les costumes.

Thamar (1179-1213) a été la plus grande reine qui ait jamais illustré le trône de Géorgie. Elle fut couronnée à Tiflis; l'archevêque de Koutaïs plaça le diadème sur sa tête, et le Gouverneur du Ratcha lui attacha au côté l'épée que lui offraient les trois plus respectables membres de la noblesse d'Iméréthie. Son premier soin fut de soumettre à son autorité quelques princes qui témoignaient des idées d'indépendance. Elle prit en main le gouvernement de l'Etat, sut choisir des conseillers sages et désintéressés, réorganisa l'armée, et se fit aimer autant que craindre. Cédant aux conseils des prêtres et du peuple, elle épousa un prince russe Georges Bogoloubsky qui, après avoir été banni par les Turcs, s'était réfugié en Orient. Ce prince se distingua par des conquêtes et augmenta le territoire de la Géorgie qui s'étendit jusqu'à Kars. Mais bientôt, oubliant le respect qu'il devait à Thamar, celle-ci dut le répudier. Elle épousa ensuite David Soslan, prince ossétien, un Bagration arrière-petit-fils de Dimitri fils de David IV. Georges, qui ne pouvait se résigner à renoncer au trône de bonne grâce, partit pour Constantinople demander aux Grecs du secours. Il obtint d'eux une armée pour reconquérir son royaume, traversa la Mingrélie et se fit couronner à Guégouth, près de Koutaïs, par les *iristhavis* (princes) insurgés en deçà des monts Likh. A cette nouvelle, Thamar se mit à la tête de ses troupes et marcha contre le prince moscovite qu'elle battit et qu'elle fit prisonnier. Traité cependant avec égard par la reine, il put quitter la Géorgie, et depuis lors on n'entendit plus parler de lui. Thamar chassa ensuite les Turcs et les Sarrasins de Kars et de Gandja (Elisabethpol). Les Croisades continuaient en Palestine. Les conquêtes d'une princesse chrétienne excitèrent le courroux du fameux Noureddin qui envahit la Géorgie. Thamar le repoussa grâce aux prodiges de valeur de ses généraux Zakharie Mkhaz-Gredzéli (c'est-à-dire qui a l'épaule longue) et Ivané d'Akhaltzik. En le poursuivant, elle s'empara du Pont, de la Paphlagonie, et fonda l'Empire de Trébizonde. Elle lutta aussi



avec succès contre le sultan d'Aderbeïdjan, s'empara de Tauris et occupa le Khorassan. La mort de David Soslan, homme courageux, qui figura dans toutes les guerres heureuses contre les musulmans, et auquel il est juste de rendre une partie de la gloire que son épouse semble avoir accaparée pour elle seule, attrista les dernières années de Thamar. Elle avait eu de son second mariage deux enfants Ghiorghis Lacha et une fille Roussoudane. Plusieurs années avant sa mort, qui eut lieu vers 1213, elle avait associé son fils au gouvernement.

Le règne de Thamar est considéré comme l'âge d'or de la Géorgie. La plupart des édifices qu'avait construits cette reine ont été anéantis, mais son souvenir a survécu à toutes les guerres et à tous les désastres. Le temps même lui a donné une plus vive auréole. D'âge en âge, les peuplades de l'Asie occidentale se sont raconté tous ses éclatants exploits, et sa



La reine Thamar

réelle histoire a été peu à peu transformée en une légende embellie par de poétiques fictions. La reine Thamar, c'est la Sémiramis du Caucase, c'est l'être privilégié auquel on attribue tout ce qui s'est fait de grand, de beau, d'utile, pendant le cours de plusieurs générations. Les soldats géorgiens donnaient à cette noble femme le nom de *roi* comme les Hongrois à Marie-Thérèse; les prêtres ont proclamé ses vertus; les poètes et surtout Chota Rousthavéli, dans son poème *L'homme à la peau de tigre* ont chanté sa beauté. On ne sait où la reine Thamar fut enterrée. Il est possible que ce soit dans l'église de Vardzia qu'elle avait fait bâtir sur les rives de la Koura, dans le district d'Akhaltzik, plutôt qu'à Ghélath ou bien, comme on l'a prétendu, à Mtzkhet. Mille légendes et chansons populaires ont immortalisé son nom et célébré ses hauts faits, mais ont passé sous silence le lieu où elle repose.



## Chota Rousthavéli

Chota Rousthavéli, le poète géorgien le plus célèbre et le plus populaire, auteur du poème „*L'homme à la peau de tigre*“, naquit, croit-on, en 1172, à Rousthavi près d'Akhaltzik.

C'est là que s'écoulèrent les premières années de son enfance. En 1180 ses parents l'envoyèrent à Grémi près de Thélaff en Kakhétie, chez un certain Ortilichwili qui se chargea de son éducation et près duquel il passa sa jeunesse. Vers 1192 Rousthavéli fut envoyé à Athènes pour y compléter ses études. Après quelques années de séjour, il revint au Caucase et fut reçu à la cour de Thamar. Nommé trésorier de la reine il exerça cette charge jusqu'en 1212, et, inconsolable de la mort de Thamar, il quitta le Caucase pour aller mourir à Jérusalem.

Ecrit en vers héroïques, le poème „*L'homme à la peau de tigre*“ n'est ni une épopée naïve, ni une épopée nationale; c'est plutôt une sorte d'épopée romantique. En russe, en polonais, en allemand et en français, on en a déjà donné des extraits et traduit les meilleurs passages. Une édition de luxe, en langue géorgienne,

avec un texte définitif, et illustrée par Zichy, a paru en 1888 à Tiflis.



### Un repas champêtre géorgien

L'heure du repas se signale par l'arrivée d'un grand chaudron de pâte de *gomi* cuit à l'eau sans sel, et de plusieurs cruches à large ventre remplies de différentes qualités de vin. Alors s'approche un valet souvent en guenilles avec une cruche à eau, qui vous asperge les mains en vous présentant une serviette. L'eau superflue tombe sur le sol et la terre la boit. Alors, devant le banc étroit et bas sur lequel vous êtes assis, on apporte un autre banc un peu plus haut et presque aussi étroit qui vous tient lieu de table; on l'a un peu raclé pour le nettoyer des restes qui s'y sont attachés la dernière fois qu'on en a fait usage.

Cette table n'est que pour les grands seigneurs, les personnages de distinction, la haute volée des convives; les autres s'arrangent comme ils peuvent sur des troncs, sur des poutres, par terre, attendant tout de la générosité de ceux qui occupent le haut bout. L'homme à la chaudière de millet commence aussitôt son office; avec sa pelle de bois il entasse devant chaque convive, en commençant par le plus digne, un tas de cinq à six pelletées de *gomi*, comme si c'était du mortier; sa tournée faite, il distribue à ceux qu'il veut favoriser la pâte qui s'est un peu roussie en s'attachant au fond du chaudron. Puis on vous apporte du pain de farine de maïs, cuit devant le feu, dans des formes exactement semblables à des dessous de vases de fleur, et qu'on a chauffées préalablement, du mouton bouilli ou rôti, quelques légumes, tels que haricots ou pois, des ragoûts, des œufs cuits sous la cendre; le meilleur de ce repas consiste en poulets rôtis, car les chapons et poulardes d'Iméréthie et de Mingrélie qui ne se nourrissent que de millet, de figues, de mûres, de blé de Turquie, et de cent autres fruits en abondance, sont célèbres dans le sud du Caucase. On les assaisonne souvent avec du jus de grenade; mais le vrai plat de cérémonie consiste dans une sauce au *kindzi* ou à la feuille jeune de coriandre, dont les Géorgiens font leurs délices. Tout est péle-mêle sur la table; fort heureux quand il y a quelques vieux plats en bois ou en terre pour contenir les sauces et les ragoûts.



041036340  
3030000033

Un prêtre ou quelqu'un d'autre récite alors la bénédiction; puis chacun commence par ce qui lui convient, se servant proprement et gracieusement de ses doigts. On découpe un poulet fort nettement en le tirant par les pattes, ensuite par les ailes; les pièces tombent les unes après les autres sans effort; un coup de main sépare le croupion de la poitrine, et l'affaire est faite. Si quelque tête de mouton offre trop de résistance, on tire son *kindjal* ou coutelas pendu à la ceinture, et un coup de revers la fend en deux comme une poire.

Les os rongés et les débris de poulets passent de la table privilégiée à la classe inférieure des assistants, qui, l'œil attentif, un morceau de pâte de *gomi* à la main, guettent l'instant où par amitié on leur lancera quelque chose, pour le recevoir honnêtement avec les deux mains, et remercier par un profond salut en ôtant son *papak*. Il est très impoli, et c'est un manque souverain de savoir-vivre, que de laisser tomber quelque chose qu'on vous a jeté en vous appelant par votre nom, et en vous donnant ainsi une grande marque de faveur.

Sur ces entrefaites, l'échanson, sa grande cruche à vin dans une main, et une corne, quelquefois un verre dans l'autre, commence à verser une rasade qu'il présente au maître de la maison qui se lève, fait un grand salut en ôtant son *papak*, et récite une longue kirielle de compliments en l'honneur du principal de ses hôtes; il le félicite de son heureuse arrivée, lui souhaite la bienvenue, et prie Dieu pour lui, pour sa famille, pour l'heureuse réussite de son voyage et de ses entreprises, etc. Il n'y a pas de gens plus complimenteurs sur ce chapitre-là que les habitants de l'ancienne Colchide. On se croit aux temps homériques; on se croit avec Ulysse chez les Phéaciens, ou avec Télémaque chez Nestor à Pylos, ou chez Ménélas où un rituel de cérémonies présidait à tout. La seconde corne ou le second verre est à l'hôte principal, qui remercie alors le maître de la maison de son hospitalité, et qui lui souhaite mille prospérités pour lui, pour sa femme, ses enfants, ses gens, sans oublier personne; que son millet s'augmente dans son grenier et son vin dans ses *kouchines*; que son bétail soit en bonne santé, etc. Le verre fait ainsi le tour de la table.

Quand les convives sont nombreux, on augmente les échansons, qui ont toujours bien à faire; car, les premiers compliments terminés, chacun boit tant qu'il veut, et les Géorgiens, les Iméréthiens, et les Mingréliens sont, de tous les peuples, les plus grands buveurs. Il paraît qu'il y a longtemps qu'ils jouissent des dons de Bacchus, et que la renommée des vins de la Colchide avait passé jusqu'en Grèce. Homère ne fait-il pas dire à Ulysse „Nous passons dans ce séjour (la Colchide) une année entière; le repos, l'abondance et les plus doux présents des vendanges dissipent le souvenir de nos maux“.

On ne se presse pas de manger ni de boire, mais on mange et on boit beaucoup. Boire une *toungui* ou la valeur de cinq pintes de vin à son dîner n'est rien d'extraordinaire, et il n'y a pas moyen d'éviter de boire; le maître de la maison vous ayant félicité sur votre bienvenue, chacun s'empresse de le faire à son tour, et vous êtes obligé d'y répondre en buvant à leur santé pour les remercier. Cela fait une suite de santés à n'en pas finir; on a beau s'en défendre, on n'en est par quitte à moins d'une huitaine de cornes ou de verres de vin, que la politesse la plus urgente vous force de vider, sous peine de passer pour quelqu'un qui n'a aucun usage du monde.

Les personnes qui veulent se témoigner de l'amitié boivent dans le même *koula*, espèce de vase à boire muni d'un long col étroit par lequel le vin s'échappe en glougloutant.

Le repas fini, on emporte les tables, dont les débris vont rassasier les domestiques et ceux qui n'ont osé se lancer dans la haute volée des convives.

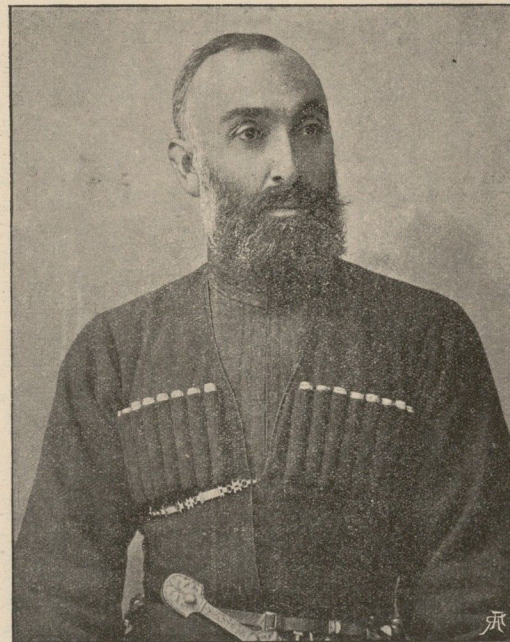
De l'eau que l'on verse dans le creux de la main, et dont on se rince la bouche, dont on se lave la moustache et la barbe, met le complément à la grande œuvre du repas.

Types du Caucase

საქართველოს  
ენციკლოპედია



Géorgien



Iméréthien

Conte arménien<sup>1</sup>

(suite)

Il y avait à cette époque, de ce côté-là du Masis un grand village nommé Arévan, dont les habitants étaient tous arméniens. Dans ce village demeurait un homme avec sa femme et ses deux filles. Cet homme s'était marié deux fois: l'aînée des filles était de la première union, l'autre du second lit. Le mari aimait beaucoup sa première fille et ne détestait pas la plus jeune; mais la femme, d'un tout autre caractère, avait le cœur méchant et jaloux. Elle aimait seulement sa fille à elle et haïssait profondément celle de la première femme de son mari. Celle-ci s'appelait Arévahate<sup>2</sup>, sa sœur se nommait Mauchi.

Arévahate était un vrai petit soleil; son visage rayonnait comme cet astre, tellement elle était belle; et l'autre, un vrai prunellier, aussi noire, aussi terne et noueuse que cet arbuste. La mère était furieuse de ce que sa fille à elle était si laide et si disgracieuse et Arévahate si jolie et si belle. Toute la journée, elle faisait travailler Arévahate, lui faisait traire la vache, cuire le pain, nettoyer la vaisselle, porter l'herbe et la paille, afin que ses mains blanches se couvrissent de rides, que son visage blanc se rembrunît, que sa taille droite se courbât. qu'elle perdît sa force, devint pâle et fanée. Mais l'enfant au contraire devenait, chaque jour, plus forte et plus belle, tandis que l'autre fille, qui vivait comme une demoiselle, devenait de plus en plus maigre et laide.

Arévahate n'était pas fâchée de travailler; elle y était tellement habituée que, de bon cœur, elle ne restait pas une minute en repos. Aussitôt qu'elle avait terminé ses travaux pénibles (quelquefois même ceux d'un homme) elle commençait à filer et à tricoter. A la maison, elle faisait du fil de soie; quand elle allait chercher de l'eau à la source, elle emportait l'ouvrage qu'elle avait commencé; et, pour ne pas rester oisive, en attendant son tour, au lieu de bavarder avec les autres, elle faisait tourner son fuseau ou tricotait son bas. Arévahate était habile en tout: elle savait construire un puits, cultiver la terre, faire la toile, couper, coudre, faire la cuisine, cuire, traire, faire du beurre et arranger toutes choses. En un mot, c'était une fille qui n'avait pas sa pareille; mais, par malheur, elle était tombée dans les mains d'une belle-mère, et bien que tout ce qu'elle faisait fût bon, tout paraissait mauvais à la cruelle femme qui, méchante comme une louve, trouvait à tout moment quelque prétexte pour rouler à terre l'innocente Arévahate, lui donner des coups de pied, lui arracher les cheveux, lui mettre en sang le nez et la bouche, et par-dessus tout assurer à son mari que sa fille

croissait en méchanceté et en entêtement. Arévahate ne pouvait pas se justifier; elle voulait parler, mais les larmes la suffoquaient en voyant que le père ajoutait foi aux paroles de sa femme.

Lorsqu'elle avait été ainsi grondée par son père, Arévahate allait toujours se plaindre au tombeau de sa mère. Elle se rendait au cimetière, se mettait à genoux, versait des larmes, puis s'en retournait le cœur plus tranquille. Quelquefois, elle posait sa tête sur le tombeau chéri, s'endormait, voyait sa mère en rêve et se réfugiait dans sa tendresse, nouant ses bras autour de son cou. Sa mère la consolait, lui conseillait de rester toujours bonne et de supporter tous ses chagrins. «Dieu n'abandonnera pas l'innocente», disait-elle; «seulement tu dois te conduire de manière à lui plaire afin qu'il puisse t'aimer; alors il ne te refusera pas sa protection et il te délivrera de tes peines». Arévahate puisait des forces nouvelles dans ces paroles, se rassérénait, oubliait ses peines et se développait de jour en jour comme une rose, fleurissait comme une violette. Son cœur était si innocent et si pur, que chaque matin et chaque soir, quand elle faisait sa prière, il lui semblait que son âme s'envolait jusqu'au ciel, arrivait au pied du trône de Dieu, et là elle bénissait le nom du Créateur avec les anges.

Elle faisait l'aumône de si jolie façon que le peu qu'elle donnait paraissait aux yeux des pauvres une riche offrande; ils tournaient leurs yeux pleins de larmes vers le ciel, et demandaient de longs jours pour Arévahate. Que Dieu lui-même aimât Arévahate, il ne faut pas en douter. Si quelqu'un n'est pas aimé de Dieu, le méchant ne le haïra pas et le bon ne l'aimera pas. Tout être innocent était heureux de voir la jeune fille. Tout le bétail domestique, aussi bien la vache et le bœuf, le mouton que la chèvre, le chien que le chat, apercevant la belle-mère, se sauvaient ou la regardaient de mauvais œil, le chien aboyait, le chat la griffait, la vache ne se laissait pas traire par elle et lançait des ruades; le cheval s'effarouchait, le bœuf fixait les yeux sur elle, la chèvre et le mouton s'enfuyaient; mais ces mêmes animaux, ces innocentes bêtes, voyant Arévahate, l'entouraient aussitôt, la caressaient, la léchaient, se poussaient l'un l'autre pour arriver jusqu'à elle. La vache, pendant qu'elle se laissait traire, voyant qu'Arévahate n'était pas assise commodément, se posait elle-même en sorte que la jeune fille pût la traire aisément. Quand elle allait au jardin ou chercher de l'eau, le chien ne s'éloignait pas d'elle, pour la garder de tous les accidents, et se montrait toujours vaillant et prêt à lui obéir. Voilà combien Arévahate était jolie, belle et aimée; mais quel malheur que le cœur de la belle-mère,

<sup>1</sup> Voir le N° 5 du „Caucase Illustré“<sup>2</sup> C'est-à-dire: petit soleil



qui inventait sans cesse de nouveaux supplices pour la pauvre Arévahate, fût pétrifié et mort!

Justement, à cette époque, le bruit se répandit que toute fille qui allait aux champs disparaissait et ne revenait plus; qu'un dragon venait d'apparaître, les dévorant toutes!

Cette nouvelle causa un vif plaisir à la belle-mère. Elle se dit: «Voilà qui est bon! Je vais envoyer cette fille à la campagne; elle tombera dans la gueule du dragon». Un jour donc, mettant la vache et le mouton devant Arévahate, elle lui ordonne de les mener paître. Elle lui donne aussi un pain, en disant qu'il fallait le porter dans la campagne et le rapporter le soir, pour qu'elle pût en manger (parce que le pain qu'on a promené dans la campagne est de meilleur goût). Elle lui donne encore beaucoup de laine, ajoutant qu'elle doit la filer toute jusqu'au soir et la rapporter.

Arévahate, poussant devant elle la vache et le mouton, les conduit doucement, sans savoir jusqu'où elle doit les emmener. Arrivée à un endroit couvert de verdure, elle voit qu'on n'y avait pas encore fait paître, s'assoit par terre, commence à tourner son fuseau et à pleurer ses jours amers, pendant que les deux animaux paissent et se reposent.

Vers le soir, comme le soleil allait se coucher, juste au moment où Arévahate voulait se lever et retourner chez elle avec les bêtes, elle voit tout d'un coup une vieille femme debout près d'elle. Arévahate se lève et se met devant le chien pour l'empêcher de la mordre, mais la vieille dit: «N'aie par peur, Arévahate; le chien ne me mordra pas; il sait bien que je ne suis pas une méchante vieille; vois-tu comme il est joyeux et flatte de la queue?» — «Mais qui es-tu, mani? je ne t'ai jamais vue; tu n'es pas de notre village?» demande Arévahate. — «Je ne suis d'aucun village, ma chère, je ne suis pas de ce monde, je suis la mère du soleil; c'est moi qu'on appelle Arévamaïr<sup>2</sup>. Tes souffrances et ton innocence m'ont touchée; je suis venue pour mettre fin à ton malheur!... Agenouille-toi devant moi; je veux te bénir pour que tu puisses accomplir tes désirs!»

Les paroles de la vieille femme émerveillent Arévahate. Elle la considère encore une fois attentivement, et voit qu'elle ne ressemble pas à toutes celles qu'elle a déjà vues. Les vêtements de la vieille étincelaient; on aurait dit qu'ils étaient fondus en or et non cousus en étoffes ordinaires. Ses yeux jetaient des reflets semblables aux rayons du soleil. Sa manière de causer était si douce, sa voix si harmonieuse, qu'Arévahate croyait entendre parler sa mère à elle.

Aussitôt que la vieille lui a ordonné de s'agenouiller, ses genoux commencent à fléchir; elle tombe devant Arévamaïr et veut lui embrasser les pieds; mais celle-ci soulève la tête d'Arévahate, étend ses

maines et la bénit en ces termes: «Que les roses fleurissent sous tes pieds! Que les violettes s'étalent autour de toi! Puisses-tu arriver à ton but, et puissé-je voir le diadème et la couronne sur ta tête! Puisse ton sourire ressembler à la rose, tes larmes aux perles! Que Dieu t'accompagne partout, et que ne te puissent mordre ni le serpent ni le scorpion! Que ta chaumière devienne un palais, toutes ses poutres des diamants, ses murs et son plancher d'or et d'argent, son plafond des pierres précieuses!»

Ainsi bénit Arévamaïr; en ajoutant mille choses encore, elle donne des conseils à la jeune fille, lui prédit son avenir et lui recommande d'être toujours sur ses gardes. Puis elle ajoute: «Lève-toi, jolie Arévahate, je t'ai bénie, j'ai dit des prières pour toi, afin que désormais il ne t'arrive aucun malheur et qu'il ne te manque pas un cheveu!» — Là-dessus, elle embrasse Arévahate en disant: «Avec ce baiser j'ajoute encore ma propre beauté à la tienne.» Puis elle lui donne un petit paquet. Dans ce paquet il y avait un vêtement. Mais quel vêtement! entièrement orné de pierres précieuses, et si fin qu'on ne le croyait pas fait de coton, ni de soie, mais des rayons de soleil. La vieille dit encore: «Ce vêtement, tu le garderas sur ton cœur, jusqu'au jour de ta noce, et ce jour-là tu t'en habilleras. Maintenant je m'en vais, mon fils m'attend!» — En achevant ces mots, elle disparaît, et, au moment même, le soleil se couche.

Arévahate est tellement surprise de cette apparition qu'elle ne sait pas si elle dort ou si elle veille; si c'est un rêve ou une réalité. Elle porte la main à sa poitrine et trouve que le paquet est là. «Alors, je ne rêve pas», se dit-elle; et elle devient si joyeuse, que sa tristesse s'enfuit, ses sourcils se desserrent, son visage s'épanouit, sa faim disparaît... Elle se lève et retourne chez elle conduisant la vache et le mouton, qu'elle caresse de la main en leur faisant part de sa joie.

Elle marche, elle marche... Soudain, elle voit venir à elle quelques cavaliers couverts d'armes et de cuirasses. Le cœur d'Arévahate devine qu'ils ne doivent pas être de bonnes gens. Le chien les flaire aussi et par divers mouvements fait comprendre sa crainte à Arévahate. Celle-ci, voyant qu'il n'y a pas moyen d'échapper à ces hommes, se barbouille la figure avec de la boue, afin qu'on ne puisse voir sa beauté et qu'on ne fasse pas attention à elle. Les gens arrivent et voient une fille laide; mais se disent dans leur langage: «Pour nous qu'importe qu'elle soit belle ou laide, elle doit entrer dans le ventre du dragon!» On sait déjà qui étaient ces cavaliers. Ils s'adressent à Arévahate et disent: «O fille, n'essaye pas de t'enfuir, viens monter en croupe sur le cheval de l'un de nous; il faut que nous t'emmenions».

(La suite au prochain Numéro)

<sup>1</sup> C'est-à-dire: vieille bonne mère

<sup>2</sup> C'est-à-dire: mère du soleil

# Types du Caucase



Mingréliens



Ratchiens



Samourzakaniens



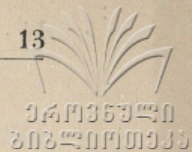
Iméréthien



Mingréliens



Mingrélien



## d'ASTRAKHAN à BAKOU,

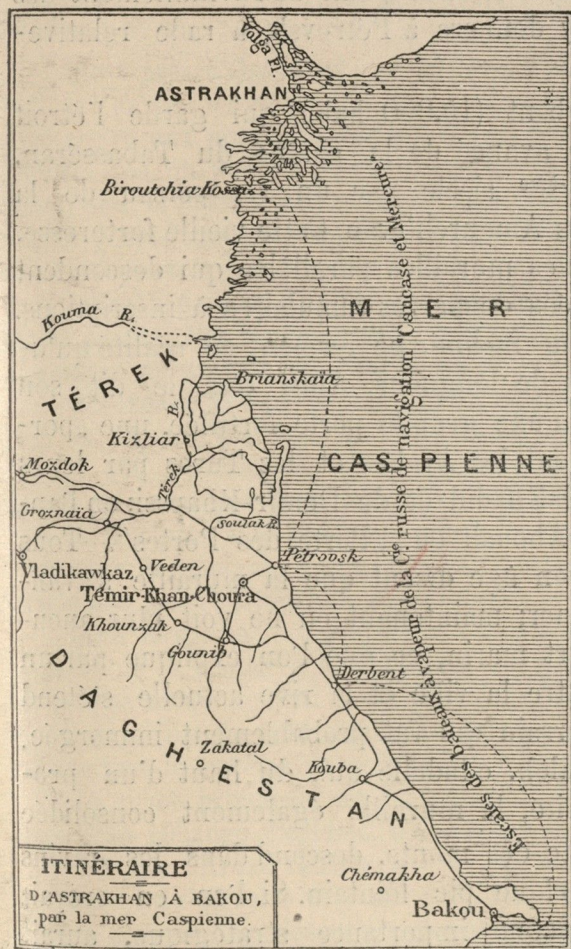
PAR LA MER CASPIENNE\*

Astrakhan (70,500 hab.) chef-lieu de gouvernement, siège des autorités civiles et militaires, d'évêchés gréco-russe et arménien, résidence d'un grand-prêtre bouddhiste, est situé dans le delta du Volga, sur l'île accidentée de Saïatz et à soixante verstes de l'embouchure du fleuve dans la mer Caspienne (le principal bras du Volga mesure en cet endroit 1420 mètres de largeur, onze au-dessous du niveau de la mer Noire). C'est un grand centre de commerce, et la population très mélangée se compose de Russes, d'Arméniens, de Persans, de Tartares, etc. Un tiers des habitants ne vit guère que de la pêche qui produit annuellement environ six millions de pouds de poissons, surtout des esturgeons, représentant une valeur de sept millions de roubles.

Astrakhan a été fondé au XIV<sup>ème</sup> siècle quand Tamerlan eut détruit la vieille ville située dix verstes plus au nord, sur la rive droite du Volga, et elle a été, jusqu'à la conquête russe, en 1554, la capitale d'un khanat tartare. Cette ville prit en 1605 le parti du faux Dmitri, fut vainement assiégée en 1660 par les Tartares et prise en 1670 par Stenka-Razin, chef des Cosaques rebelles qui profita de la mort d'Alexis Alexeïévitch, fils aîné du tsar Alexis, pour soulever tous les pays du Volga jusqu'à Arzanass, à cent verstes au sud de Nijni-Novgorod. Pierre le Grand (1689-1725) fit d'Astrakhan sa base d'opérations dans les combats avec les Persans, et y créa des chantiers de construction, source première de l'importance qu'elle a acquise.

La partie la plus élevée de la ville, le *Tsaiatchi Bougor*, est occupée par le *kremlin* qui a été construit avec les matériaux de l'ancienne forteresse tartare, de 1582 à 1692, et qui avait des tours dont deux seulement subsistent encore. Il reste également peu de chose de l'enceinte de la *Ville Blanche* qui y touchait à l'Est. Les nombreux faubourgs, dont le plus ancien est la *Ville tartare*, sont si bas qu'il a fallu élever des digues pour les protéger contre les inondations du Volga.

La *Cathédrale Ouspenskhy*, commencée en 1646, est le principal édifice d'Astrakhan. Elle a un grand dôme d'environ soixante-quatre mètres de haut et un clocher isolé. Elle se compose d'une *église haute*, dont les colonnes, les murs sont revêtus de stuc, l'iconostase de peintures ou d'ornements en argent, et d'une *église basse* qui contient des sarcophages d'archevêques et de princes géorgiens. De la cathédrale, en suivant la *Moskovaskia* principale rue de la ville, et où il y a beaucoup de



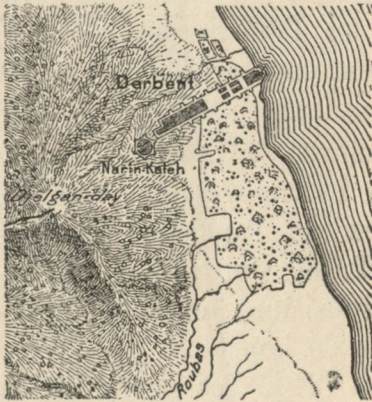
\* 476 millés marins (881 kilomètres)—Bateaux à vapeur de la Campagne „Caucase et Mercure“; trajet en 25 heures.



boutiques arméniennes, on arrive au *Vieux bazar* et à la *Cathédrale arménienne*. Dans la *Politseïskaïa*, se trouve une mosquée persane. Au vieux port, dont les chantiers ont été transférés en 1867 à Bakou, se voit, dans une allée ombragée, *la maison de Pierre le Grand* qui renferme divers souvenirs du tsar.

Vu le peu de profondeur du Volga, on est d'abord transporté par de petits bateaux à son embouchure, en six heures (50 milles) à *Birioutchia-Kossa* où l'on monte à bord des paquebots de la mer Caspienne. On fait un trajet de 223 milles en dix-neuf heures, sans arrêt jusqu'à Pétrovsk, (3.626 hab.) tête de ligne du chemin de fer de Rostoff-Vladikawkaz. Malgré le splendide paysage qui l'encadre, Pétrovsk a une apparence des plus maussades. Éparpillés sur le rivage et les collines voisines, les magasins, les entrepôts, les maisons basses à toits rouges qui constituent la cité commerciale eu Caucase septentrional, semblent ne former qu'un grand village. Un phare, une lourde église en pierre, un fortin à tours basses sont les édifices les plus saillants. Cette ville avait cependant une grande valeur stratégique durant les guerres contre les montagnards; c'était le point de ravitaillement des corps d'armée. Il est probable que le nouveau railway donnera à Pétrovsk, à rade relativement sûre, une grande importance.

Dans la soirée du deuxième jour, on atteint Derbent (15.000 hab.) qui garde l'étroit passage que laisse au nord de la mer le promontoire avancé de la chaîne du Tabasséran. Bâtie à la fin du V<sup>ème</sup> ou au commencement du VI<sup>ème</sup> siècle par un roi persan de la dynastie des Sassanides, Massoudi l'attribue à Chosroës Amourchirvan. Cette vieille forteresse, unique en son genre, est enfermée entre deux longues murailles parallèles qui descendent de la montagne à la mer, flanquées de tours et bordées de pierres tumulaires à inscriptions. Les maisons et le bazar, dans ce long parallélogramme incliné, ne forment en réalité qu'une seule avenue de constructions de trois kilomètres de longueur. Ainsi que le dit son

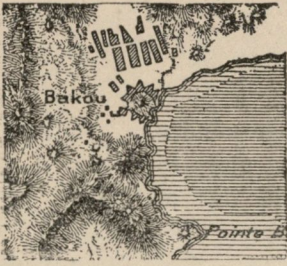


nom, Derbent n'est qu'une grande porte fortifiée, une „porte de fer“ comme disent les Arabes et les Turcs par leurs appellations de Bab-el-Khadid et de Demir-Khapssi; on l'appelait aussi Bab-el-Abouah ou „Porte des Portes“. Tous les voyageurs du moyen âge disent que la muraille s'avancait au loin dans la mer; maintenant on ne voit plus aucune trace de ce rempart marin, ce que l'on explique par un soulèvement local. Entre la ville et la rive actuelle s'étend une large zone de terrain qui fut probablement immergée. A l'ouest de Narin-Kaleh, citadelle qui, du haut d'un promontoire, domine la cité, la muraille également consolidée

de distance en distance par de larges tours suit la crête des monts, descend dans les ravins et remonte sur les pentes pour aller s'enraciner à quelque pic lointain. Si l'on en croyait les indigènes, cette muraille, qui d'ailleurs n'a plus aucune importance stratégique, aurait autrefois hérissé de ses tours la chaîne du Caucase, de l'une à l'autre mer; du moins, ce rempart protégeait-il toutes les plaines situées à la base du Caucase oriental, car on a pu en reconnaître les vestiges jusqu'à trente kilomètres de Derbent. Deux fois conquise par les Russes, la fameuse „porte“ de l'Asie leur appartient définitivement depuis le traité de 1813, mais la ville, poste avancé des musulmans chites contre les sunnites du nord, est encore d'aspect tout asiatique. D'ailleurs, il est peu de cités russes qui soient plus industrielles que cette ville persane, déchue pourtant, s'il est vrai qu'elle eût 26.000



habitants en 1825, deux fois plus que de nos jours. L'eau du Roubas, amenée par un aqueduc de plus de dix-sept kilomètres de longueur, arrose environ quinze-cents jardins où l'on cultive les arbres fruitiers de toute espèce, la vigne, le safran, le coton, le tabac, la garance. Autrefois cette dernière denrée avait une grande importance commerciale, et Derbent en exporta en 1861 pour une valeur de plus de quatre millions. Comme Pétrovsk, Derbent exploite des puits de naphte et des carrières de schistes bitumeux. Son port, conquis sur la mer par des jetées, gèle quelquefois en hiver. En contournant la presqu'île d'Apchéron, on arrive en dix-sept heures de traversée à Bakou.



## LES RAPIDES DE L'ARAXE

C'est près d'Ordoubad que l'Araxe, s'engageant dans le défilé de Migri, atteint le point le plus méridional de sa course au Sud des montagnes de Karabagh. Jusque là son cours est tranquille; mais dès qu'il arrive aux premières roches, dès qu'il est encaissé, son eau jaune bouillonne sur les blocs qui remplissent son lit. Sur un espace de quinze verstes, l'Araxe est resserré entre deux parois de calcaire siliceux noir brûlées, dont les cimes déchirées se crénelent sous les formes les plus bizarres. Presque toutes les pentes sont extrêmement escarpées; on reconnaît sur leurs flancs les couches repliées, déformées par l'action et le soulèvement du porphyre dioritique, qui s'élève en muraille derrière Ordoubad. Ce calcaire siliceux noir est fendillé en parallélogramme; les faces des fissures sont toutes oxydées de rouge ou de rouille. Des teintes brunes, noires ou grises, recouvrent largement ces roches, dont pas un arbre, pas même un arbuste ne voile la nudité.

On trouve le long de ces parois, que l'on croit inabordables, une ébauche de sentier suspendu le long de l'Araxe, que l'on voit bouillonner à ses pieds ou passer comme une flèche, en rongant les flancs noircis qui l'encaissent. C'est un beau spectacle pour le voyageur qui se fie à l'adresse de son cheval et qui ne craint pas de plonger d'un œil fixe dans le gouffre qui s'ouvre devant lui.

A peu près à la treizième verste, le sommet des montagnes, à gauche de l'Araxe, commence à se couronner de quelques énormes massifs de calcaire noir, qui n'a même plus aucune trace de couches; formations jusqu'ici réputées neptuniennes.

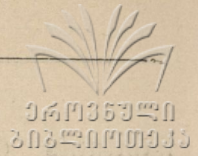
Mais le spectacle des rapides n'atteint toute son effrayante sublimité que lorsque le fleuve arrive au cœur de la chaîne à la quinzième verste. Un groupe d'aiguilles, d'obélisques, de pyramides de toutes formes et absolument nues, dont l'Alagöz, reconvert de sa coupole de neige, est le centre, au Nord de l'Araxe, sort du fond ténébreux des entrailles de la terre pour monter à une hauteur imposante à travers tout le système de ce calcaire siliceux noir.

La roche principale est du porphyre dioritique coupé de veines, de bandes d'une roche verte composée d'un mélange d'épidote, d'amphibole et de calcaire.

Dès que l'Araxe rencontre cette barre, sa force redouble; ce n'est plus la masse fendillée du schiste argileux et du calcaire noir siliceux, facile à entraîner. Son lit rétréci est encombré de blocs, gros comme des maisons, sur lesquels il écume et rebondit.

rien de plus sévère, de plus sauvage que le paysage encadré dans cet enfer d'eau. Sur le fond éclairé de la rive gauche, des ombres fortes et droites dessinent les formes angulaires et les longues fissures des roches tachées de gris et de rouille, dont à peine quelque végétation voile la nudité. Des blocs écroulés et entassés élèvent sur la rive une muraille terrible; du milieu de ce chaos percent quelques arbustes sans cesse humectés par les tourbillons de poussière humide, que le courant de la rivière emporte bien haut et qui remplit l'atmosphère. L'autre rive, plus triste, plus escarpée, est ombragée par d'énormes contreforts noirs qui semblent vouloir soutenir ses masses prêtes à tomber.

*Dubois de Montpéroux*



## Étincelles géorgiennes

Salomon I, roi d'Iméréthie, demanda un jour: «Quelle distance y a-t-il entre le mensonge et la vérité?»

— «Il n'y a que celle d'une paume de main», répondit un courtisan; et, mettant sa main sur sa joue, il ajouta: «Le mensonge, c'est affaire de l'oreille; la vérité, c'est affaire de l'ouïe; ce que nous entendons nous trompe souvent, mais ce que nous voyons, jamais!»

\* \* \*

«Pourquoi, au tribunal, pendant les procès, les juges sont-ils en uniforme, les avocats en frac, et les criminels, la plupart du temps presque nus?»

— «Parce que, répondit Akaki Tséréтели, l'audience c'est une fonction pour les juges, un bal pour les avocats, et un bain pour les criminels!»

\* \* \*

Le prince Dadian de Mingrélie, devenu vieux, aimait à teindre ses moustaches. Le Lieutenant du Caucase lui demanda un jour: — «Prince, par quel hasard avez-vous les moustaches noires et les cheveux blancs?»

— «Excellence, répondit le prince, c'est que mes cheveux sont plus âgés de vingt ans que mes moustaches!»

\* \* \*

Un acteur géorgien, connu comme amateur passionné du théâtre et comme mauvais artiste, disait un jour à Akaki:

— «Vous ne pouvez pas vous imaginer, mon cher, combien j'aime la scène! Quand je ne joue pas et, que je vois les planches, je frissonne!»

— «Figurez-vous que je suis moi-même dans le même état!», répond Akaki.

— «Vous! Pourquoi?» demande l'artiste étonné.

— «De peur»...

— «Peur de quoi?»

— «De ce que, mon cher, la porte ne s'ouvre et que vous ne paraissiez en scène!»

\* \* \*

Tharkhan, bouffon de Salomon roi d'Iméréthie, s'était réfugié chez le roi de Karthli. Celui-ci alla un jour à la chasse; le bouffon et quinze courtisans l'accompagnaient. N'ayant pu trouver de gibier, ils se reposaient à l'ombre d'un arbre.

— «Je veux que chacun de vous pondre un œuf et me l'apporte tout à l'heure!» dit le roi.

Tharkhan se mit à réfléchir à l'ordre royal se demandant comment faire pour pondre.

Le roi, de son côté, avoua alors tout bas à ses courtisans, qui avaient apporté des œufs avec eux, qu'il s'agissait de jouer un tour à Tharkhan.

Les chasseurs s'étant un peu éloignés revinrent offrir chacun un œuf au roi.

— «Pourquoi n'as-tu pas pondre, toi aussi Tharkhan? Tu es un maladroit!»

— «Sire, ne fallait-il pas un coq pour tant de poules?» répondit le bouffon.

\* \* \*

Un homme chauve disait un jour à Akaki:

— «En voyant la conduite de la jeunesse d'aujourd'hui, les cheveux se dressent sur la tête!»

— «Vous l'avez probablement trop regardée, car vos cheveux non seulement se sont dressés mais sont tombés!» répondit le poète.

\* \* \*

Pendant une bataille, le roi Héraclé vit un de ses soldats qui tenait à la main une épée à moitié brisée. Le roi lui cria:

— «Que fais-tu là immobile, et pourquoi ne te bats-tu pas?»

— «Sire, mon épée s'est brisée et s'est raccourcie!»

— «Si tu avais fait un pas en avant, ton épée aurait été plus longue!» reprit le roi, et il se jeta dans la mêlée.

\* \* \*

Akaki, à un bal masqué, s'ennuyait. Une vieille femme masquée le suit et l'accoste:

— «Pourquoi es-tu triste? J'ai un remède pour toi ennui!»

— «Merci, ma chère, je ne prends jamais mes remèdes à une vieille pharmacie!»

\* \* \*

Sur le boulevard de Tiflis, par une belle matinée, des jeunes gens causaient; l'un d'eux, un prétendant à l'euro-péanisme et à l'élégance, apercevant un araba qui passait, dit en riant:

— «Avouez, messieurs, qu'il est comique de penser que ce fut le carrosse de notre vénéré roi Héraclé II».

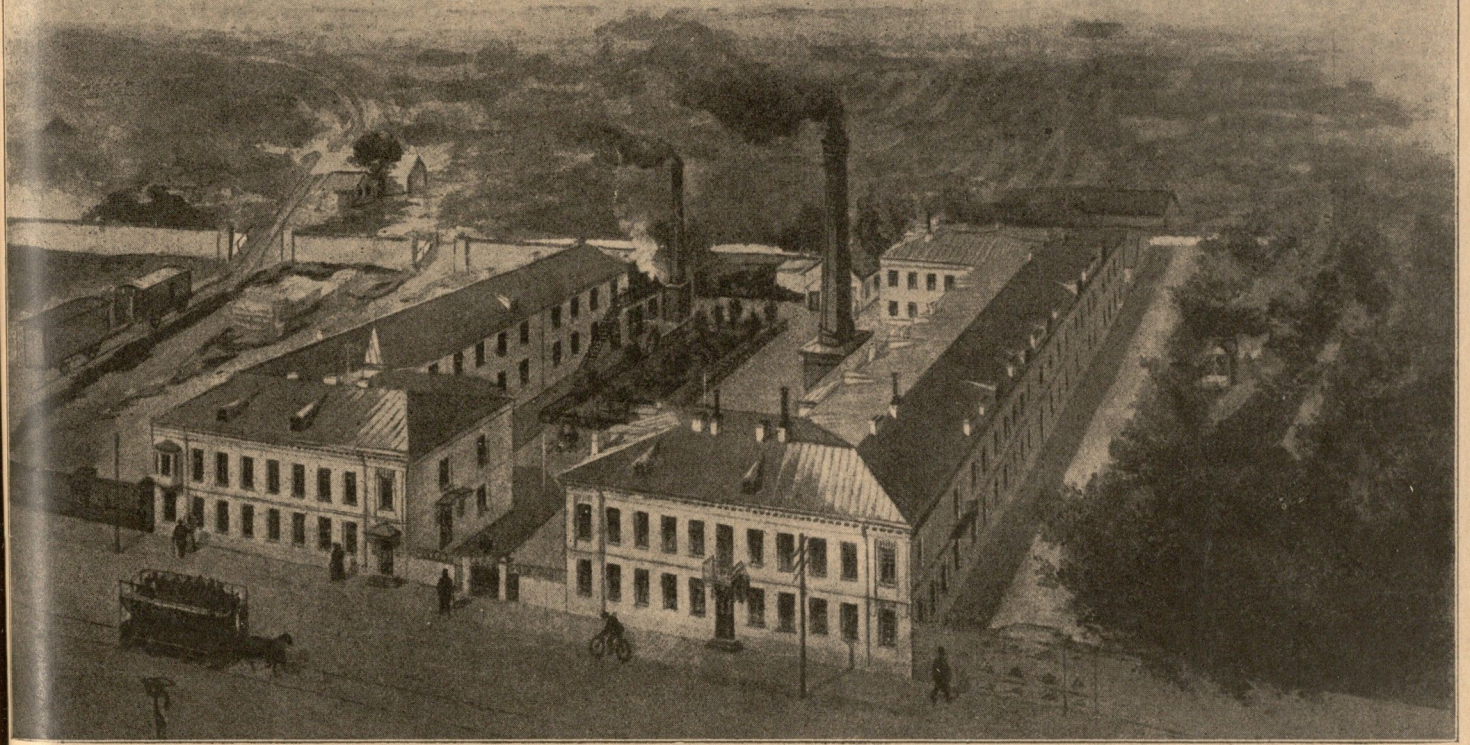
— «Mon bon, répondit un patriote piqué au vif, tâchez de ne pas ressembler à un jockey qui se moquerait du Christ parce qu'il montait un âne.»

*Traduit du géorgien par P. Mirianichvili*



**ФАБРИКА ПИЩЕВЫХЪ КОНСЕРВОВЪ ДЛЯ ВОЙСКЪ**  
**ОСНОВАНА ВЪ 1862 ГОДУ.**

**Ф. АЗИБЕРТЪ**  
 С. ПЕТЕРБУРГЪ



**FABRIQUE DE CONSERVES ALIMENTAIRES**

**SPÉCIALEMENT POUR L'ARMÉE**

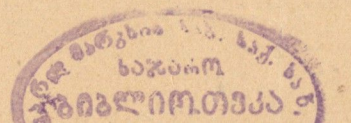
**F. AZIBERT**

42 Ancienne perspective de Péterhoff

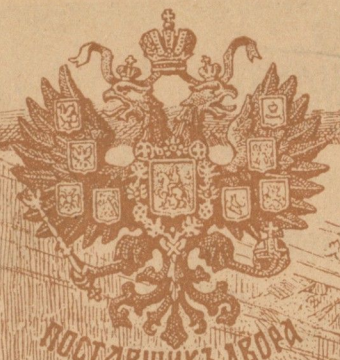
St. PÉTERSBOURG

Депо въ главномъ магазинѣ офицерскаго экономическаго общества

Литейный просп., С.-Петербургъ



201



ПОСТАВЩИКЪ ДВОРА

ЕГО ИМПЕРАТОРСКАГО ВЕЛИЧЕСТВА

ЖУДОЖЕСТВЕННАЯ

ПОЗОЛОНАЯ, СТОЛПНАЯ И РЪЗНАЯ МАСТЕРСКАЯ

А. ЖЕБЕЛЬ

Золоченіе куполовъ  
и церковныхъ оградъ

Исполненіе иконостасовъ  
и возобновленіе

КІОТЫ,  
АНАЛОИ,  
ПЛАЩАНИЦЫ И ПРОЧ.

ВНУТРЕННЯЯ ОБСТАНОВКА  
ЦЕРКВЕЙ

Мастерская въ С. ПЕТЕРБУРГѢ  
Гороховая Ул. № 45

Лит. И. Брауна

